

# ECRITURE ET MISE EN QUESTION DU SUJET DANS *L'ŒUVRE AU NOIR*

par Michelle JOLY  
(Trent University Peterborough, Ontario)

“Unus ego et multi in me”  
(*L'Œuvre au Noir*, p. 171)

L'idée de sujet, être raisonnable et libre, qui constituait le socle de la culture occidentale depuis des siècles a eu tendance à basculer progressivement au cours du vingtième siècle, en particulier dans une certaine critique de l'humanisme dans les œuvres de Nietzsche et d'Heidegger ainsi que dans l'essor des sciences sociales mettant en valeur la primauté des structures sociales sur l'individu. La déconstruction a en effet pris pour cible deux signes clés de la conscience occidentale : la raison et le sujet. Foucault illustre en partie cela dans son ouvrage *Les Mots et les Choses*<sup>[1]</sup> ; l'homme n'est plus l'acteur, le sujet de son action mais il se meut dans une histoire, un ensemble de structures qui le déterminent. Le règne de l'idéologie épistémologique-structuraliste qui a régné des années soixante aux années quatre-vingt a joué un grand rôle dans l'évolution de la littérature<sup>[2]</sup>. En effet, à cette époque, le projet du sens, l'ambition de constituer un savoir ne sont plus au centre des préoccupations : on se borne à explorer des faisceaux de phénomènes en recherchant leurs rapports sans prétendre à une unité, une synthèse : la fragmentation des êtres et

---

[1] Michel FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1972. Voir aussi : “Les notions fondamentales qui s'imposent maintenant à la conscience, ce ne sont plus celles de la conscience et de la continuité, ce ne sont plus celles du signe et de la structure ; ce sont celles de l'événement et de la série” (*L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1977, p. 60)

[2] J. DERRIDA, *La Voix et le Phénomène*, Paris, P.U.F., 1967, A l'idée d'un cogito unifié lié à une ontologie de la présence, Derrida substitue celle de “dissémination” : “Une multiplicité irréductible [...] qui marque ce qui écarte de soi, interrompt toute identité à soi, tout rassemblement ponctuel sur soi, toute homogénéité à soi, toute intériorité à soi” (p. 96).

des choses est partout exprimée, avec son point extrême de manifestation dans le nouveau roman.

Ainsi, dans le roman contemporain, on renonce à la reconnaissance de l'individu comme centre de conscience : il n'y a que des multiplicités hypothétiques de points de vue rendant impossible toute réduction psychologique ; aucune conscience totalisante ne peut regrouper les impressions ou les événements<sup>[3]</sup>. L'usage des pronoms dans les différents textes n'est qu'un trompe-l'œil ne renvoyant à aucun support stable. Ce renoncement à l'anthropocentrisme, à la toute-puissance de la personne semble faire perdre son support à l'écriture, le "héros" disparaît devant une exploration polyphonique devenant pur langage.

Marguerite Yourcenar, dont la recherche comme l'écriture demeurent celles d'un auteur néo-classique, n'en est pas moins sensible à cette problématique et la mise en question du sujet est au centre de son œuvre. Cela est particulièrement vrai dans *L'Œuvre au Noir* (qui sera le thème de cet article), mais aussi des *Mémoires d'Hadrien*, où la volonté de faire triompher un ordre contre le chaos et l'usure du temps est sans cesse menacée par la mort et le doute; la hantise de la mort des civilisations et de l'homme est une préoccupation centrale de Yourcenar tout au long de ses écrits. Même si l'on peut voir Hadrien comme un représentant par excellence de l'Humanisme, on peut aussi le voir comme un mythe de l'imaginaire, une nostalgie de ce moment du passé où l'homme "a été". Yourcenar, comme bien des écrivains contemporains, démystifie la conscience étroite du moi individuel et banal.

Yourcenar tente de décrypter cette nouvelle conscience au-delà du moi. L'œuvre devient alors cette tâche complexe qui n'est plus dans l'assurance d'une conscience qui se sait elle-même : au travers des fragments et des points de vue, l'être se cherche ; le chemin ne cesse

---

[3] A. ROBBE-GRILLET, *Pour un nouveau roman*, Paris, éd. de Minuit, 1972. "Notre monde aujourd'hui est moins sûr de lui-même, plus modeste peut-être, puisqu'il a renoncé à la toute-puissance de la personne, mais plus ambitieux aussi puisqu'il regarde au-delà. Le culte exclusif de l'humain a fait place à une conscience plus vaste. [...] Le roman paraît chanceler ayant perdu son meilleur soutien : le héros. S'il ne parvient pas à s'en remettre, c'est que sa vie était liée à celle d'une société maintenant révolue. S'il y parvient, au contraire, une nouvelle voie s'ouvre pour lui, la promesse de nouvelles découvertes" (p. 33)

de se faire entre un dire inadéquat et le silence dans un échange infini<sup>[4]</sup>. L'écrivain se situe désormais dans cet intervalle où la réalité du moi et celle du monde ne sont plus lisibles, dans une ambiguïté constante qui tente pourtant de se livrer dans le fini des mots.

L'écriture semble se donner de prime abord comme une perpétuelle recherche de l'accord avec soi et avec le monde.

Y a-t-il dans le multiple une substance, une, inaltérable qui résiste au changement, un socle, une essence permanente ; ou bien l'identité n'est-elle qu'une apparence que toutes les érosions du doute et des événements font voler en éclat ? Reste-t-il ce "précipité noir" au fond de l' "alambic fragile" ou l'opération de la quête ultime a-t-elle montré l'absence, "l'abîme" ?

Jusqu'où s'ouvre cette "faille au sein des choses" (p.174)<sup>[5]</sup> ? Jusqu'où peut aller la régression interne n'apportant que le vide ? "l'abîme était à la fois par-delà la voûte céleste et à l'intérieur de la voûte osseuse" (p. 174).

Dans *L'Œuvre au Noir*, le point central, la force équilibrante constitutive d'un sujet semble échapper en totalité. Le moi se dissout et renvoie à une infinité ou à l'abîme.

Le langage, au lieu de garantir une cohérence, un point de certitude au niveau du sens, devient lieu d'instabilité où la cohérence et l'unité d'un sujet ainsi que la possibilité du dire et du sens deviennent problématiques.

L'écriture de *L'Œuvre au Noir* ne peut se réduire à une lecture psychologique.

Curieusement, l' "opérateur" (l'écrivain) et son objet se fondent dans la même mort :

Maintenant, les deux branches de la parabole se rejoignent; la *mors philosophica* s'était accomplie : l'opérateur brûlé par les acides de la recherche était à la fois sujet et objet, alambic fragile et, au fond du réceptacle précipité noir. (p. 238)

L'enjeu d'une écriture qui tenterait d'aller au-delà du moi n'est-il pas sa propre mort ? C'est pourtant cette tentative de dépassement des

---

[4] M. BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1959. La notion d'abîme, d'impossibilité de clore toute parole apparaît constamment dans cette œuvre.

[5] Nous faisons suivre nos citations de *L'Œuvre au Noir* de la simple indication de la page. Notre édition de référence est : Marguerite YOURCENAR, *L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, 1968.

frontières traditionnelles de l'écriture dans la notion de personnage qui est tentée là ; de fait, Zénon que nous connaissons peu en tant qu'individualité, s'abolit dans cette écriture, recherche d'un dépassement se risquant inévitablement à la "*mors philosophica*". C'est la recherche de ce point limite qui nous apparaît dans ce roman.

### **La tentative d'intégration et de dissolution du moi :**

Je ne t'ai donné ni visage, ni place qui te soit propre, ni aucun don qui te soit particulier, ô Adam, afin que ton visage, ta place et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. [...] Je ne t'ai fait ni céleste, ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme. (p. 10)

Posées comme autant de jalons, les épigraphes sont déterminantes. Cette citation de *L'Oratio de hominis dignitate* de Pic de la Mirandole, placée en exergue par Yourcenar, annonce l'itinéraire initiatique que nous allons suivre avec Zénon ou plutôt en Zénon. La référence à ce "prince des érudits", philosophe italien, évoque pour le lecteur ce quinzième siècle et au-delà, la Renaissance et ses mythes. La ville de Florence en Toscane et son atmosphère presque irréelle résonnent encore du nom de ce philosophe qui voulut analyser la Bible et interpréter le Christianisme à l'aide des théories de la cabbale, avec ses mystères et ses allégories. Le roman se réfère à l'alchimie, cette "science d'Hermès". Le romancier dans cette épigraphe se fait dieu : "Je ne t'ai donné ni visage, ni place qui te soit propre [...]". (p.10)

Ce texte nous informe de l'enjeu de l'œuvre. Pour les personnages et tout particulièrement pour Zénon, il s'agira de posséder par soi-même un visage. L'accent est mis sur la liberté, à la fois comme don suprême mais aussi comme piège dangereux où l'homme se retrouve face à ses propres possibilités et prend la mesure de ses limites, lui "que ne limite aucune borne". Il est placé face à lui-même comme dans le Mythe d'Er<sup>[6]</sup> : il sera le fruit de ses actes, de ses pensées, conçus et réalisés de façon autonome en l'absence de toute contrainte absolue. La tâche sera d'autant plus difficile qu'elle est noble et s'adresse à ce que l'homme a de plus précieux : son inaliénable liberté de penser.

---

[6] PLATON, *République*, Livre X, Paris, Gallimard, Coll. La Pléiade, p. 535.

Cette quête, c'est le personnage lui-même qui l'accomplira, car il doit se définir lui-même, en allant, "*obscurum per obscurius, ignotum per ignotius*". Par le biais du style indirect et des méditations intérieures rapportées à la troisième personne, Yourcenar gommara autant que possible la frontière toujours fluctuante entre le narrateur et le personnage. Au terme de cette quête, Zénon prendra conscience du but qu'une puissance supérieure inconnue et sans doute inconnaissable lui avait assigné. Il sait que son voyage fut initiatique :

L'homme est une *entreprise* qui a contre elle le temps, la nécessité, la fortune, et l'imbécile et toujours croissante primauté du nombre [...] (p. 419, c'est nous qui soulignons)

Zénon, à son départ, "n'expliqua pas [...] quels desseins secrets l'entraînaient sur des routes peu sûres" (p. 71). Ces voyages l'emmenèrent à Cologne où, sous le masque des médecins qui soignaient les pestiférés, "il n'accorda qu'un coup d'œil" à Martha, sa demi-sœur (p. 127). Sa véritable identité se révèle lorsque la narration s'interrompt pour se tourner vers le passé de Martha :

Il ne lui avait pas été difficile d'identifier le philosophe-médecin [...] qu'elle avait reçu au chevet de Bénédicte. (p.402)

Peu à peu, le récit lève quelques pans de voile. Tout est menace pour le personnage et notre attention, comme par réflexe, se porte à certains détails dont l'apparente inutilité narrative les révèle au contraire comme chargés de sens :

Parfois, pour se distraire, il mettait par écrit de prétendues prophéties qui satirisaient en réalité les erreurs et les monstruosité de son temps. (p. 244)

Lorsque Zénon parle, il est le "médecin", noté sous son nom d'emprunt, il n'est jamais vraiment Zénon, ni dans les mots du texte, ni dans ce qu'il exprime. Tout au plus, peut-il, à la fois par inadvertance mais aussi peut-être pour enfin dépasser les faux-semblants, se livrer en partie sous de vagues références : "Mes frères alchimistes" (p. 265). Le voile se déchire peu à peu. Les jalons que Yourcenar a ici posés sous l'espèce de ces prophéties lui fournissent

autant d'occurrences pour dévoiler ensuite les multiples facettes du comportement humain.

Ce jeu de fuites, de masques auquel est amené le personnage, Zénon, entouré de signes, cet aspect fragmentaire de son image, le caractère mystérieux de ses actes, les dédoublements qu'il vit à cause de ses doutes, contribuent à établir sans cesse des repères pour un sujet incertain.

Zénon devra parler un langage d'étranger, pour tenter d'échapper à la suspicion mais aussi parce que ses certitudes ou plus modestement ses opinions sont inaudibles dans un monde qui lui est hostile. A qui ne veut point être un miroir pour les autres, le silence s'impose comme nécessité.

Zénon n'a avec son siècle de rapports que par frôlements fugitifs. Il refuse de s'ancrer vraiment dans son époque pour mieux pouvoir échapper à ses routines, à ses habitudes de pensées et réaliser l'œuvre au noir : "Ces vies liées faisaient sentir au philosophe le prix d'une existence sans attaches" (p. 201). Les choix de ses amours, leur brièveté, leur manque de chaleur aussi, dépendent de sa décision d'homme seul car tel est le prix qu'il doit payer à sa ferme résolution d'être libre avant tout, de refuser toute fatalité, toute orbite préétablie, d'être l'artisan de son propre destin. Zénon est un projet d'être, avant toute chose une fin qu'il se propose à lui-même. A son "départ de Bruges" une phrase résume tout son itinéraire, dans l'espace ou en esprit : "je me le prescris à moi-même" (p. 72), dit-il à Wiwine, non sans une pointe de fierté et d'orgueil. Il refuse toute aliénation.

De plus, il témoigne de l'urgence de vivre. Dès les premières pages "il allait vite [...] la tête sous son capuchon d'étoffe brune" (p. 14). D'un pas décidé, Zénon se hâtera tout au long du livre, non pas tant à cause de la longueur des chemins qu'il a à parcourir qu'à cause du caractère pressant des ambitions qu'il se propose de réaliser. Le temps se fait menaçant car il y va d'un enjeu existentiel : Zénon part à la recherche de lui-même.

[...] il se remet impatientement en marche comme si le but qu'il assignait à son esprit était tout proche, et qu'en même temps il eût fallu se hâter pour l'atteindre (p. 52).

## *Écriture et mise en question du sujet*

Zénon est aussi un homme traqué. Il joue même avec sa propre trace : “On m’a prêté des voyages que je n’ai point faits, je m’en suis prêté à moi-même par subterfuge, et pour être tranquillement ailleurs qu’où l’on me croit” (p. 144). En s’efforçant d’échapper à la coercition morale et idéologique de son siècle, il ne peut vivre que dans une fuite perpétuelle. En ce sens, Zénon est un être atopique : “[...]bien des fois déjà et sous d’autres ciels, il s’était installé ainsi [...] en homme qui a partout et nulle part droit de cité”. Ses travaux, sa pensée et sa fin font de lui un personnage qui se détache du XVI<sup>e</sup> siècle. Aussi est-il constamment obligé de disparaître : “on n’avait rien trouvé chez lui de plus insolite qu’un tas de fioles de verre soigneusement brisées”. Les “fioles” et la maison sont vides. Zénon, à l’image du contenu des bouteilles, s’écoule et disparaît tel un liquide. Le passage par l’abîme conduit le personnage à une sorte de liquéfaction. Enfin, dans le dernier chapitre, il se suicide en s’ouvrant les veines. Ainsi sa vie s’achève dans la fluidité du sang. Pour échapper à la Loi, pour dépasser le simple destin d’homme, Zénon est obligé de devenir aussi fluide que le mercure : alchimique.

Toute la vie de Zénon sera placée sous le signe de l’urgence et de la menace.

Vagabond errant, vêtu d’une tenue de couleur sombre, il presse le pas, comme un être qui fuit, emportant avec lui son secret. Enveloppé d’une aura de mystère, il doit toujours dissimuler ses actes. Le lecteur doit comprendre à demi-mot. Il se trouve à son tour plongé dans l’opacité dont s’entoure ce personnage énigmatique pour ses proches. Comme Campanus et le vieux curé, nous n’avons de la vie de Zénon que “ces minces bribes d’information qui étaient à la vie tout entière [...] ce que l’ongle est à la totalité du corps” (p. 78). “Son existence était clandestine” (p. 209). Dès son adolescence, pour réaliser les projets qui lui tiennent à cœur :

Le soir, après l’étude, Zénon rejoignait à la dérobée son compère [...] ou bien, presque en cachette, il se faulilait [...] (p.36).

L’intensité doit toujours se cacher et, tout au long du livre, nous avons le sentiment que Zénon vit et agit “comme un braconnier”. L’élève de Campanus “avait renoncé en secret aux consolations du Christ” (p. 38), et ce qui lui est peut-être le plus cher, au début, tout au moins, ce sont “ces extraits de philosophes païens copiés en grand secret du temps où il s’instruisait à Bruges” (p. 73). Il sera “un homme” dont on entend parler, “il” sous le nom de Sébastien Théus, devenu invisible

au point de perdre son identité sociale, ou encore une forme anonyme sous le masque des médecins des pestiférés. La vie de Zénon est irrémédiablement placée sous le sceau du secret qui ajoute encore au mystère de son être.

Dans le miroir florentin, lors de son retour de la vie errante, Zénon se voit encore comme un être indifférencié, intérieurement divisé ; dans les facettes du miroir : “les vingt petits personnages du miroir sourient aussi, chacun pour soi”(p. 187), le thème du regard tout au long du roman où Zénon se voit “voyant” accentue cet aspect du dédoublement et même de la démultiplication infinie du moi. “Tout fluctuait, tout fluctuait jusqu’au dernier souffle” (p.424).

### **Le Monde et le corps comme seuls repères pour permettre au sujet de s’identifier :**

Dans les premières pages de *L’Œuvre au Noir*, la réalité humaine de Zénon n’a aucun caractère essentiel, elle existe et, en existant, se fait “L’homme [qui] se définit peu à peu”, comme écrivait Sartre<sup>[7]</sup>. Zénon renchérit : “L’homme est une entreprise” (p. 419). Le roman s’attache parfois à la description d’un corps. Zénon doit se situer comme être en se regardant de l’extérieur :

Je ne cesserai jamais de m’émerveiller que cette chair soutenue par ses vertèbres, ce tronc joint à la tête [...] produisent un esprit qui tire parti de mes yeux pour voir et de mes mouvements pour palper [...] (p. 159).

De même, il doit observer le monde extérieur afin de se trouver lui-même : Zénon procède d’un va-et-vient incessant de soi au monde : “Il avait choisi de dissoudre et de coaguler la matière dans le sens d’une expérimentation faite avec le corps des choses” (p. 238). A la fin des vertiges de “l’abîme” “un objet qui l’occupa [...] fut un plant de tomate, rareté botanique” (p. 245). Son corps est l’instrument privilégié de la connaissance. Ce corps est pour lui plus un objet d’étude qu’une valeur en soi. Il n’a de sens qu’en vue d’un approfondissement des connaissances de l’esprit. Ce dernier cependant s’attachera plus aux objets qu’à lui-même ; c’est à travers eux qu’il découvrira sa véritable nature. Le monde extérieur est un détour nécessaire mais parfois aussi une entrave incontournable : le

---

[7] J.-P. SARTRE, *L’existentialisme est-il un humanisme?*, Paris, Gallimard, 1946.

souvenir de Wiwine sème en Zénon quelque trouble dans son regard, “comme l’humidité d’une vapeur dans un brasier” (p. 20). Nous savons que toute attention et toute affection portées aux choses ou aux êtres gâcheront l’accès à la pureté de son être. C’est cependant à l’épreuve des faits qu’il peut acquérir quelques certitudes, sur lui-même ou sur le monde. Les relations que Zénon entretient avec des artisans l’amènent par comparaison, à douter de ces “livres [qui] divaguent et mentent comme les hommes”(p. 140). Inversement, l’expérience concrète des métiers à tisser tempérera son enthousiasme pour le progrès de la science, jusqu’à la suprême déception qui le fait “blâmer Prométhée d’avoir donné le feu aux mortels” (p.148).

Comme celle du corps, l’expérience des choses ne vaut pas par elle-même. Il faut savoir, loin de la contemplation béate et passive, en extraire le sens : “*Non cogitat qui non experitur.*” (p. 418) Fidèle à cette formule, Zénon part, en sa vingtième année, “épeler un texte qui bouge” (p. 16), loin des phrases figées dans des manuels poussiéreux. C’est au contact des hommes, par des routes sinueuses, que ces paroles se dégèleront. “Mes pieds rôdent sur le monde comme des insectes sur l’épaisseur d’un psautier” (p. 16), dit-il. La densité, les volumes, la perspective qui donne vie aux tableaux, n’existent pas pour lui sur les surfaces des pages imprimées.

Zénon se nourrira des réalités de ce monde dont il se doit de faire l’expérience. Il part pour l’étude et mobilise son “esprit pour qui chaque objet au monde était un phénomène ou un signe” (p. 39). Selon les philosophes présocratiques le monde a un sens immanent : “Les pierres [...] racontent une histoire, témoignent des métaux qui les ont formées [...]” (p.48). C’est dans la nature que Zénon va chercher l’accomplissement du Grand Œuvre, lorsqu’il fuit les hommes et leur commerce, par colère et mépris pour jouir, “seul à l’aube” (p. 48), d’un moment d’équilibre pur. Cependant, si le monde fait signe, il importe que l’homme apporte sa contribution pour que ce sens puisse être par lui proféré et conquis. Encore une fois, si Zénon n’est pas un contemplatif, il est au début en profond accord avec les choses. Selon la formule de Bachelard, “le feu masculin attaque les choses du dedans au cœur de l’essence”<sup>[8]</sup>. On songe aux “prunelles de feu” de Zénon. Dans le même ouvrage le philosophe propose cette définition de l’ Alchimie : “ Loin d’être une *description* des phénomènes

---

[8] BACHELARD. *Psychanalyse du Feu*, Paris, Gallimard, 1978, p. 59.

objectifs, elle est une tentative d'*inscription* de l'amour humain au cœur des choses" [9].

L'illusion de Zénon sera de croire que l'homme, comme un insecte ou un fossile, peut laisser sa trace dans un monde en dépit des hommes qui l'habitent, avec lesquels son commerce se soldera par un insoluble conflit. Il découvrira dans la pratique qu'il ne peut être en accord qu'avec lui-même. Pourtant il aura mis le monde à l'épreuve, "l'expérience était cumulative" (p. 243). Dès lors, les choses n'ont que peu d'intérêt pour lui, elles auront forgé son être, révélé d'abord comme un projet ; elles ne pourront que retourner à leur état d'objets d'étude. Vanité de toute entreprise humaine sur les choses car les cinquante-huit ans de Zénon pèsent autant sur le monde qu'un grain de sable. Dès lors, quand Zénon n'est plus un projet et que pour lui a sonné l'heure des bilans, on lit : "il importait peu qu'un homme de cet âge vécut ou mourût" (p. 335). Dans ce passage au style indirect libre, Yourcenar reprend les termes prononcés par le prieur lorsqu'il a découvert qu'il atteignait sa fin. Zénon lui fait écho. Il aura attendu de l'expérience qu'elle le constitue comme être.

### L'épiphanie du Soi passe par l'angoisse et la mort

L'épigramme de la troisième partie de *L'Œuvre au Noir*, "La prison", engage le lecteur à envisager l'issue fatale de Zénon. Toujours sous la plume d'un Florentin, Julien de Médicis, le "cœur noble" (p. 362) fait écho à la dignité de l'homme de l'épigramme de Pic de la Mirandole. Il s'agit probablement du Julien de Médicis, Duc de Nemours assassiné à l'âge de trente-huit ans. Lui qui fut le symbole de l'action et de la noblesse d'esprit, en ces stances citées par Yourcenar, prédit l'avenir de tout homme qui veut vivre, jusque dans la plus haute dignité :

Mieux vaut mourir, pour l'être au cœur noble, que supporter l'inévitable mal qui lui fait perdre et *vertu* et *style* [...] (p. 362) (C'est nous qui soulignons.)

Nous pouvons aussi lire cela non comme un échec de l'être mais plutôt de la société des hommes. Dès cette épigramme, nous savons que Zénon, en stoïcien s'avancera vers la mort. Pourtant un doute

---

[9] BACHELARD, *ibid.*, p. 75.

*Écriture et mise en question du sujet*

subsistera, les assurances de ce personnage vacilleront. De cette attente naît la tension du roman.

Dès la page 72, nous pouvons prévoir la révélation que Zénon aura de lui-même dans le chapitre intitulé "L'Abîme". A son départ de Bruges, âgé de vingt ans, il annonce : "Ceci est pour moi temps de vigile et de jeûne" (p. 72). En n'assouvissant pas sa faim, il prépare en lui une sorte d'épiphanie de lui-même.

"Sa voix coupante faisait peur" (p. 38), "son teint basané lui donnait l'air d'un étranger" (p. 126), à Innsbrück, "il est bizarre et ne veut soigner personne" (p. 136), comme un sorcier suscite une peur informulée dans l'esprit pourtant simple de Cyprien (p. 285). Vraiment Zénon trouble et épouvante tout à la fois. Zénon ne peut que vivre intensément : c'est trop peu de dire qu'il désire acquérir certaines connaissances, nous devons assister au terrible spectacle de "cette rage de savoir qui de bonne heure, posséda Zénon" (p. 34). Tout jeune, Zénon se place sous le signe de l'extraordinaire, de l'affirmation d'une singularité remarquable : "Il constatait avec amertume qu'aucun de ces gens [...] n'allait en esprit ou en acte plus avant ou même aussi loin que lui" (p. 39). Zénon participe de cette "universelle démente" (p. 342). Un vent de folie souffle sur le livre. Zénon fait preuve d'une "mortelle indifférence" (p. 372), à l'égard des troubles de son temps. Pour Zénon, tout est "mania", folie, démente pour un but précis - trouver "*Hic Zeno*" - délire presque prophétique.

Car Zénon révèle que "les dieux et les démons qui résident en nous sont fort réels" (p. 379). Dès sa naissance, il est marqué du sceau d'un destin exceptionnel : Simon Adriansen dit à Hilzonde que son enfant, "lui semblait plus désigné que tout autre pour recevoir et transmettre un jour la bonne nouvelle" (p. 30). Même si Zénon ne fut pas un prophète anabaptiste, il s'est écarté du destin commun qui, par sa banalité, n'en mérite même pas le nom, lui, "ce David aux prises avec le Goliath scolastique" (p. 40), nous dit Yourcenar non sans une pointe d'ironie. Zénon professe sa foi en "un dieu qui n'est pas né d'une vierge [...] mais dont le royaume est de ce monde" (p. 72). Il est ce "pèlerin" (p. 18) qui sans cesse se prépare au départ. Mais qui sait, ce pèlerin et l'objet de son culte ne sont peut-être qu'une seule et même personne car Zénon sait que son esprit est, et, en ce moment, il est "Celui qui Est". Le destin de Zénon est peut-être celui du Christ, ce "supplicié pendu à un carrefour et se demandant lui aussi pourquoi Dieu l'a abandonné" (p. 277).

Quoi qu'il en soit, Zénon est un être au-dessus de la médiocrité humaine, un rebelle furieux contre ses contemporains mais étonnant de lucidité et d'assurance jusque dans l'accomplissement de sa mort. Selon le mot d'Hadrien, "il est difficile de ne pas se croire supérieur lorsqu'on souffre davantage"<sup>[10]</sup>.

La silhouette de l'inconnu fait peur avant d'étonner, et l'entourage de Zénon refusera cette singularité. Zénon ne luttera pas tant contre le destin, comme tente de le faire un héros tragique, que contre l'aveuglement des hommes de son siècle. On ne le comprend pas ou on s'interdit de le faire. "Méprisé pour son indigence de bâtard et vaguement respecté pour son futur état de prêtre" (pp. 45-46), Zénon "subit toutes ces remontrances avec un silence haineux" (p.49). Il ne peut exposer ses idées, soit parce que son entourage, pourtant cher parfois, ne peut le comprendre, comme Wiwine : "Je le lui répéterai sans l'entendre, fit-elle doucement, mais sans même essayer de retenir ces propos trop abstraits pour elle" (p. 72). Zénon, ironie du sort, est condamné pour impiété et athéisme au moment même où son comportement se rapproche le plus de celui d'un saint. Faces hideuses de l'imbécillité humaine comme la justice sait en donner les caricatures : ces juges se perdent en un débat oiseux : "passe d'armes au sujet de l'éternité de l'âme" (p. 382), "le visage apoplectique du docteur [l'un des juges] s'enflamma" (p. 392). Zénon se débat dans ce monde de sourds et de pantins et finira par en éprouver une angoisse intense :

Ce monde grotesque comme celui que l'on voit dans les tableaux de certains peintres parut brusquement redoutable. (p. 390)

Son secret ne peut se dissimuler sans apporter son lot d'angoisse et de profondes terreurs. Un tableau qui pourrait être rempli de bonheur, tel celui des amours de Cyprien et d'Idelette, s'assombrit. Un matin, Zénon "s'aperçut que le visage du garçon était sillonné de traces de larmes" (p. 351).

L'anxiété peut être motivée par un fait bien précis : la menace de mort suggérée par Perrotin, lors de la fête à Dranoutre qui "s'était aussi beaucoup vanté de son habileté à jouer du couteau" (p. 67).

[10] Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1971, p. 120.

## *Écriture et mise en question du sujet*

Après avoir risqué d'être assommé par Perrotin pour avoir crié ce qu'il pensait, Zénon prend le parti de se taire mais devra vivre avec la peur d'être découvert. Constamment épié par l'économiste de l'hospice (par exemple) qui "rôdait dans un corridor" (p. 299). Zénon est un personnage traqué dont on se méfie : "son dédain relatif des femmes, le fit soupçonner d'un commerce avec les esprits succubes"(p. 41). "Rien ne pouvait subsister si un esprit inquiet bravait de la sorte le bon ordre [...]"(p. 77). Esprit tourmenté, Zénon apporte aussi le trouble dans les meilleures consciences :

Durant les rares visites faites à Bruges [...] le curé lui ferma sa porte, sentant de ce côté un mauvais air d'athéisme et d'hérésie. (p. 85)

Il diffuse autour de lui soupçons et craintes plus par les vagues impressions qu'il donne que par des sentiments avoués et clairement exprimés. Son entourage lui renverra à son tour cette image de l'inquiétude dont sa personnalité profonde est essentiellement imprégnée. Il vit chaque fois avec "la même insupportable angoisse"(p. 290). Apaisée un instant "sitôt en ville, l'angoisse momentanément étouffée remonta à la surface"(p. 348). Ou encore:"Une peur néanmoins ne le quittait pas, celle de la torture"(pp.363-364). Lorsque Zénon reprit conscience de l'existence du monde, ponctuée par les coups des cloches de Notre-Dame : "le calme cessa, emporté par l'angoisse [...]" (p. 435). "J'aurai été toute ma vie épié de plus près encore que je n'avais cru, dit mélancoliquement le philosophe" ( p. 429). Adolescent, déjà lors des "loisirs de l'été", Zénon "n'ignorait pas qu'il mâchait ses dernières portions de liberté" (p. 52).

Pourtant, Zénon tente de vivre chaque jour comme s'il devait être le dernier. A la lecture que lui fait son cousin d'un fragment de Pétrone "augmenté de quelques lignes inauthentiques" (p. 461), le philosophe approuve : "Le beau de la chose [...] est que votre auteur n' imagine même pas que le dernier jour d'un sage puisse être vécu autrement qu'en paix. Nous ferons en sorte de nous en souvenir à notre heure" (p. 166).

Cette réflexion le plongera chaque fois dans une angoisse redoublée, jusqu'à sa fin dernière une menace aura pesé sur sa liberté suprême : qu'on l'empêchât de mourir. Dans les seuls fugaces instants qui précéderent sa mort, Zénon connaîtra ce comble de sérénité dont parlait l'apocryphe du fragment de Pétrone.

### **Le Sujet trouve son identité dans la mort :**

Jusqu'à l'heure de sa mort, il tentera de se défendre de toute pensée dont il ne soit pas l'unique créateur. Reconnu sous le faux nom de Sébastien Théus, accusé par les juges de ses dires et de ses actes, il a l'ultime satisfaction de pouvoir redevenir, à la face du monde, "le protagoniste de sa propre aventure" (p. 365). Il a voulu son malheur, consciemment, à Bruges ; "sa vie sédentaire l'accablait comme une sentence d'incarcération qu'il eût, par prudence, prononcée contre lui-même" (p. 210). La seule chose que comprendront ses proches et ses juges, c'est peut-être cette ferme détermination qu'il eut de vouloir être en quelque sorte sa propre cause, jusque dans l'adversité. Ou peut-être est-ce plus rassurant de penser qu'il en fut ainsi. " ' Il avait vécu à sa guise : les risques qu'il courait étaient de son choix ' pensera Martha, par lâcheté, alors qu'elle pouvait le sortir de prison, tout en regrettant amèrement qu'il ait été ce rebelle qu'elle n'avait pas su être" (p. 403). Le chanoine Campanus lui demande d'assumer la responsabilité que lui se sent incapable de prendre : "vous avez voulu qu'il en soit ainsi" (p. 413). Campanus aurait pu représenter l'ultime chance de salut mais "la porte entrebaillée se referma" (p.427).

Qui maîtrise mieux son destin que celui qui décide de sa mort, en toute lucidité ? La conscience raisonnante demeure toujours pour Zénon la valeur suprême, le refus de toute pression est la condition même de sa liberté : "Il était temps d'en finir avant qu'une débâcle de sa chair ou de sa volonté l'eût rendu incapable de remédier à ses propres maux"(p.436) ; certitude confirmée par la remarque finale : "Mais toute angoisse avait cessé : il était libre" (p. 443).

### **L'impossible achèvement :**

L'épreuve du monde aura appris à Zénon la fragilité de l'existence et du savoir. Zénon se gardera toujours de faire de la "vérité" une idole "préférant lui laisser son nom plus humble d'exactitude" (p.160). Rien ne lui est plus étranger que l'ambition d'être un guide, un prophète pour les hommes, avec ce mépris du vulgaire, cette condescendance qui caractérisent parfois les chercheurs. "Il ne se souciait pas d'exposer dans son livre une doctrine quelconque", car il sait que quelques lecteurs pourraient en faire un fétiche, mal l'assimiler et le défendre ou s'y opposer jusqu'à l'aveuglement. Zénon dira : "*Odi hominem unius libri*" (p.274). Il faut dénoncer, au nom

même de la dignité humaine, tout homme qui ne sait nourrir sa pensée de critique à l'égard de lui-même. Esprit de doute et de nuances ne veut pas dire esprit qui s'accommode fort bien du compromis, des voies moyennes. Zénon désire toujours aller au bout de ses pensées. Il acceptera sa mort alors que d'ultimes rétroactions auraient pu la lui épargner. Il demeure fidèle à sa conviction et c'est en cela qu'il est esprit élevé. Cependant, il fait partie de ceux qui "s'honorent d'être capables de penser demain autrement qu'aujourd'hui" (p.395).

La vie de Zénon est un questionnement incessant. Il apparaît néanmoins comme un individu singulier, en ce siècle où l'intransigeance était souveraine. De "l'erreur" de Démocrite à celle d'Epicure, en passant par celle d'Averroès, d'Origène et de Pythagore, qui n'étaient qu'hypothèses. Ces opinions passaient "pour offenser Dieu, en fait, on leur reprochait surtout d'ébranler l'importance de l'homme" (p.375). Il était donc naturel qu'elles menassent en prison ou plus loin leurs propagateurs, dira Zénon avec un sourire ironique et une rage étouffée. Au spectacle du monde, l'homme se doit d'être humble et s'il ne s'offre le rassurant recours d'un dieu, il ne peut que rencontrer le doute et manier avec précaution les opinions forgées par son esprit.

Le secours d'une explication métaphysique se révèle pourtant indispensable à Zénon. Le chanoine parle de sa "foi impie" (p. 427), de sa croyance en un principe transcendant, qui ne soit pas ce dieu chrétien. L'anthropomorphisme des symboles religieux, des statues, révèle peut-être plus l'orgueil de l'homme qu'une vérité manifeste. Pour Zénon, une vérité existe, celle qu'il a découverte lui-même, au fil de ses expériences. Elle "se dépose en nous comme le sel dans la cornue au cours d'une distillation hasardeuse" (p. 143). A priori, l'homme ne peut être sûr de rien. Cette vérité est :

En-deçà de l'explication et de la forme, trop chaude ou trop froide pour la bouche humaine, trop subtile pour la lettre écrite, plus précieuse qu'elle. (p. 143)

Même si l'homme peut tenter de l'atteindre, il ne pourra la communiquer. Elle est inaccessible, telle la pureté même d'une essence unique, "plus précieuse que l'Auguste syllabe" (p. 143).

La seule conviction dont Zénon pourra vraiment nous faire part, c'est l'assurance de la contingence de toute vérité humaine. Celles qui

sont préférées ou écrites ne peuvent qu'être fausses, à tout le moins les pâles équivalences de l'indicible.

Peut-être devons-nous n'interpréter Zénon héros de roman que comme une allégorie, une parabole utilisée pour comprimer en un verbe une pensée insaisissable. Peut-être aurons-nous avec lui la conviction qu'il "vaut la peine de s'évertuer durant vingt ans pour arriver au doute" (p. 143).

Zénon pense comme Rabelais que "chacun doit être arbitre de ses propres pensées et de lui-même conseil prendre"<sup>[11]</sup>. Sa vie s'était passée "[...] à acquérir, sou par sou, cette liberté dont il avait cru d'emblée posséder la somme". La route qui s'ouvrait devant lui était "un fragment du libre univers" (p. 18), croyait-il, et cette utopie lui permet de croire : "Les outils de mon art m'étaient fournis et, parmi eux le plus rare et le plus précieux de tous : la licence de penser et d'agir à ma guise". L'épreuve des faits et l'examen des pensées démentiront cette illusion ; même si parfois "une totale liberté naissait du départ" (p. 317), elle ne pourra être totale. Elle ne peut qu'être réduite à une dimension humaine. Zénon "aventurier du savoir" devient un rebelle de l'esprit en un temps où "le vent était certainement moins que jamais à la liberté d'opinion". Cependant, la force de Zénon aura été de se démontrer à soi-même, dans ses gestes les plus gratuits, dans ses pensées les plus vagabondes "sa courte liberté d'homme" (p. 440). Tel tout homme, "le clerc se sentait libre comme une bête et menacé comme elle" (p. 50), parce qu'il est soumis aux contingences de la vie terrestre où la violence est sans cesse présente.

Zénon sait que sa liberté est le fait de pressions s'exerçant sur lui et qui ne cesseront qu'à sa mort (p. 50). Lorsque meurt le vivant, meurent aussi tous les compléments et les adjectifs qui restreignaient le mot de liberté et sa notion. La mort que se donne Zénon est l'affirmation d'une liberté qui ne peut exister que par elle, absolument. En lui s'est en effet installée une sorte de transcendance, un "je ne sais quel dieu présent dans cette chair" (p. 425). Zénon n'est libre que lorsqu'il est libéré de sa personne, qu'il est devenu cette parcelle du divin. Il est enfin libre car il devient alors sa propre cause ;

---

[11] RABELAIS, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Coll. La Pléiade, 1965, *Pantagruel*, Cinquième Livre, ch. VIII.

### *Écriture et mise en question du sujet*

il n'est plus un "moi-individualité" ; celui-ci s'est dissout dans cette opération.

Du personnage atopique en recherche permanente de sa propre trace, nous passons à la conscience infinie, l'unité s'ouvre sur d'autres espaces, le cercle (ou le centre) se redéploie indéfiniment dans l'abîme.

Le jeu de l'imaginaire est cet espace irréductible entre le fini et l'infini : espace ouvert où en l'absence des dieux, du savoir et du sujet individuel, peut se déployer le jeu de l'écriture ; si les mots ne révèlent plus l'essence du moi et des choses, c'est que désormais l'écriture dans sa production sans fin devient "le désir demeuré désir" conscient de l'impossible clôture de ce mouvement. L'abolition du moi et du monde ne sont pas pour autant une fermeture conduisant au scepticisme, car il ne s'agit en tout cela que de la mort du sujet anthropocentrique et limité de la conscience occidentale. Derrière tous les masques illusoire de ce sujet limité, Yourcenar sait entrevoir les signes d'une nouvelle conscience qui, au même titre que Zénon, questionne les pouvoirs et les savoirs pour ouvrir un autre espace.

